

# Impressions du front austro-hongrois [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **61 (1916)**

Heft 10

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-339817>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# REVUE MILITAIRE SUISSE

---

LXI<sup>e</sup> Année

N<sup>o</sup> 10

Octobre 1916

---

## Impressions du front austro-hongrois.

---

### III

*En Serbie avec l'armée Kövess.*

#### LE COMBAT D'ARANGJELOVAC

Le 25 octobre 1915 au matin, le 8<sup>e</sup> corps austro-hongrois atteignait Mladenovac et poussait la 59<sup>e</sup> division vers Marcovac, la 58<sup>e</sup> plus à l'est, entre la route de Topola et la voie ferrée Belgrade-Nisch.

Les Serbes se retiraient vers le Sud, sur les hauteurs d'Orasac-Kopljari.

Nous suivions la 59<sup>e</sup> division ; le canon s'éloignait du côté du Sud. Précédés d'un sergent de gendarmerie de campagne à cheval qui nous ouvrait le chemin, mon camarade zuricois et moi, nous trottions sur la chaussée en nous fauflant entre les deux courants contraires qui se croisaient : convois de munitions et de vivres s'en allant aux troupes, longues files de blessés et fourgons vides revenant du combat. Les brigades de montagne qui composent la 59<sup>e</sup> division n'ont que des chevaux de bât pour le transport des munitions. Les conducteurs sont des hommes des services complémentaires, des Bosniaques coiffés du fez.

Les abords des villages étaient encombrés de rangées de voitures ; des parcs d'artillerie s'établissaient dans les champs. Les colonnes d'infanterie et de cavalerie marchaient en dehors des routes, pour ne pas gêner la circulation des véhicules.

A cinq heures du soir, l'état-major de la 59<sup>e</sup> division, auquel

nous étions attachés, s'arrêtait à Marcovac pour y passer la nuit.

Le commandant de division, général-major Hrozny, s'est installé dans une maison de paysans. Penché sur sa carte, il nous met au courant de la situation : les hauteurs au Sud d'Arangjelovac sont occupées par de fortes arrière-gardes serbes, la poursuite reprendra demain à l'aube. Nous serons avec la 9<sup>e</sup> brigade de montagne. Il nous désigne du doigt la ligne des avant-postes à un km. en avant de nous. Le général Hrozny est brigadier, il commande la division par intérim, en attendant la guérison de son divisionnaire blessé devant Belgrade.

Pendant que les cuisiniers, aidés de femmes serbes, préparent le souper, tout le monde se groupe autour d'un grand feu allumé dans la cour de la ferme, officiers, soldats et civils. Les troupes prennent leurs emplacements de bivouac. Le repas est vite expédié, la sonnerie du téléphone appelle à chaque instant les officiers d'ordonnance dans la chambre voisine. Un fonctionnaire de la poste de campagne distribue le courrier, chacun se plonge dans la lecture de ses lettres et les journaux passent de mains en mains. Pour la nuit, nous partageons une chambre avec les deux officiers d'état-major général et un officier de liaison du 22<sup>e</sup> corps de réserve allemand. Avant de nous coucher, nous parcourons encore les bivouacs. Hommes et bêtes sont terrassés par la fatigue ; pourtant, ici et là, des chants s'échappent des tentes, les sons d'un gramophone viennent d'une maison encore éclairée. Les animaux de bât ne sont pas attachés, ils sont étendus par douzaines sur le sol, serrés les uns contre les autres, ou errent par bandes au milieu des canons et des faisceaux alignés. Quelques courtes et violentes fusillades aux avant-postes ne troublent d'aucune façon la tranquillité.

\* \* \*

Le lendemain matin à 6 h. 30, nous montions à cheval, escortés par un sous-officier et deux dragons, pour nous rendre à la 9<sup>e</sup> brigade de montagne. Cette fois, la route est libre, les convois ne dépassent pas Marcovac. On ne rencontre que des porteurs d'ordres, des batteries et de l'infanterie en marche. Par

de mauvais chemins de traverse, nous atteignons la lisière sud du village de Stojnik.

Le commandant de brigade se tient sur une terrasse naturelle d'où la vue s'étend sur les positions serbes, en face, le long de la colline d'Orasacko, un dos d'âne couvert de vignes, flanqué à l'Ouest par les maisons d'Orasac, à l'Est par le village de Kopljari. On distingue à l'œil nu les fossés creusés pendant la nuit ; pour les aborder, il faut traverser à découvert un valon marécageux où les avant-postes échangent quelques coups de feu.

Le commandant de brigade nous offre à déjeuner sous un grand pommier, puis, les jumelles aux yeux, il scrute le paysage, en apparence désert, et nous oriente. Du côté de l'Ouest se dresse le sommet rocheux du Bukulja (720 m.) et le col où passe la route de Valjevo. Ce point est fortifié. Entre les deux hauteurs, dans une dépression assez profonde, se cache le bourg d'Arangjelovac. A 200 m. de nous une batterie de montagne a pris pour but le talus du chemin de fer devant Kopljari ; d'autres batteries tirent par-dessus notre tête. L'officier d'état-major de la brigade lit à son chef l'ordre de division ; quart d'heure après, l'ordre de brigade est dicté et transmis par téléphone. On emploie également, pour la transmission, des ordonnances montées, détachées des escadrons de cavalerie divisionnaire, tout comme aux manœuvres de paix. Pendant l'action, les ordres sont donnés, en général, d'une façon fragmentaire, au fur et à mesure des besoins.

La brigade a comme premier objectif le village de Kopljari, à sa gauche une autre brigade s'avance le long de la route de Topola, à droite une division allemande marche sur Arangjelovac. Le téléphone annonce que le contact est pris aux ailes. Il est 9 heures du matin, le mouvement peut commencer.

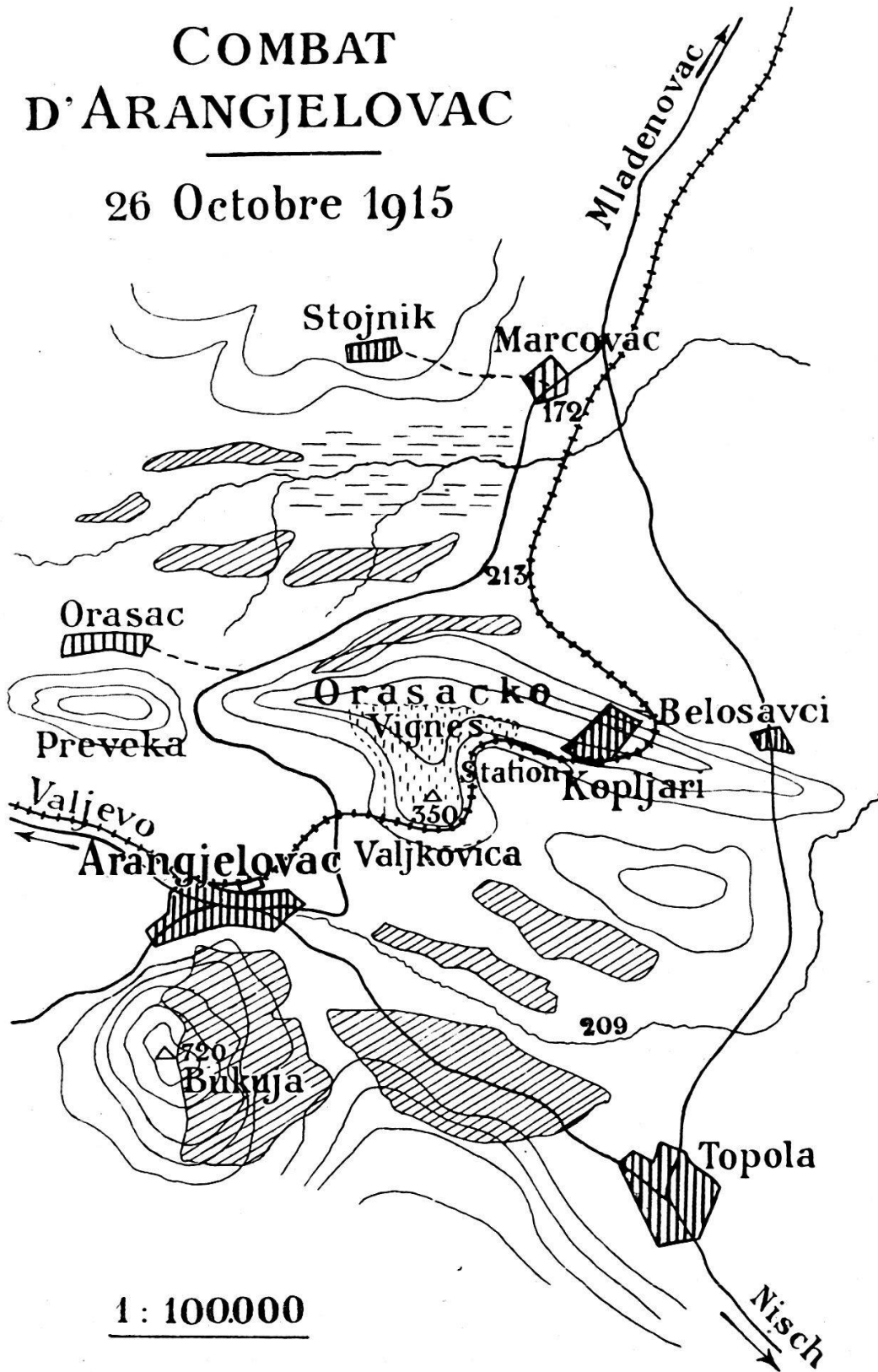
Avant d'aller plus loin, il est nécessaire d'expliquer que les brigades de montagne austro-hongroises ne sont pas divisées en régiments, mais en cinq bataillons avec leurs mitrailleurs, un groupe d'artillerie de montagne, une compagnie de génie et des troupes sanitaires. Les convois de munitions et les trains n'emploient que des chevaux de bât, comme nous l'avons déjà dit. La 9<sup>e</sup> brigade avait été retirée du front des Alpes pour être

transportée en Serbie, la 59<sup>e</sup> division dont elle faisait partie avait perdu 1800 hommes devant Belgrade. Les troupes de montagne ont un esprit de corps très marqué, elles se croient supérieures aux autres ; ce sentiment de supériorité est contagieux ; des officiers m'ont raconté comment des réservistes provenant de régiments recrutés dans la plaine devenaient très vite des « Alpains » fanatiques. L'edelweiss brodé sur leur col et la couleur spéciale de leurs parements aide aussi beaucoup à entretenir et développer l'esprit de corps. Il est, du reste, une observation qu'on peut faire dans toutes les armées qui combattent actuellement, c'est que les différences de signes distinctifs entre les corps de troupes se multiplient et sont un facteur important d'émulation, de courage et d'esprit de sacrifice. Les théoriciens maussades et dépourvus de toute psychologie qui prétendaient reléguer ces « ornements inutiles » dans les musées se sont trompés. L'homme est resté le facteur principal à la guerre, il faut savoir utiliser même les défauts et, si la vanité en est un, les plus modestes insignes, chevrons, fourragères ou galons l'exaltent et la sanctifient. L'esprit de corps est essentiellement altruiste, puisqu'il développe la camaraderie qui va souvent jusqu'à l'oubli de soi-même. Cette guerre malgré le perfectionnement de l'outillage, a remis en honneur et ressuscité des méthodes, des usages, des armes, et même des détails d'uniformes qu'on croyait appartenir à un passé à jamais disparu : on voit des gens se provoquer en combat singulier, on ramasse dans les tranchées des armes primitives qui sont tout simplement les « morgenstern » des Waldstættchen.

Maintenant l'infanterie serbe a ouvert le feu, elle tire toujours par salves, ce qui produit un bruit de toile qu'on déchire. Les obusiers de montagne entrent en action, puis l'artillerie lourde allemande à notre droite ; les obus brisants éclatent sur la crête de Prévaka, au-dessus d'Orasac, en soulevant des gerbes de terre et de fumée noire. Pendant ce temps, les patrouilles de combat apparaissent de tous côtés dans l'avant-terrain tout à l'heure désert. Nous en suivons une des yeux : le chef marche très en avant, six hommes suivent, en colonne par un, le long d'une haie. Ils vont atteindre une crête, près d'une ferme isolée dont la cheminée fume. Le chef s'est jeté à terre et observe, il

# COMBAT D'ARANGJELOVAC

26 Octobre 1915



1 : 100.000



fait un signe de la main. Les sept hommes se profilent un instant en silhouette contre le ciel, puis la crête les engloutit.

Le fractionnement et le déploiement de la brigade se font avec une régularité de place d'exercice. Nous avons eu souvent pendant ces journées l'impression d'être aux manœuvres. La tranquille assurance qui règne dans les états-majors, l'attitude modeste des généraux qui donnent l'exemple de la simplicité en tout et ne cherchent pas à en imposer à leurs subordonnés par des moyens purement extérieurs, l'absence de formalisme dans la rédaction des ordres, sont autant d'influences calmantes dont la répercussion a d'heureux effets sur les troupes.

Vers dix heures du matin la brigade est déployée, sur un front de 1500 à 1800 mètres avec un bataillon et une compagnie de mitrailleurs en réserve. Sur tout le front, de longues lignes de tirailleurs dévalent le long des pentes, se glissent dans les ravins, disparaissent sous bois, s'égrènent dans les champs labourés. Elles remontent bientôt les pentes opposées du vallon et escadent les hauteurs d'Orasacko, pendant que l'artillerie allonge progressivement son tir. Successivement, les patrouilles de liaison viennent annoncer que le contact est pris à droite et à gauche, avec les brigades voisines. Les lignes denses des Allemands apparaissent vers la lisière d'Orasac. Le moment est venu pour l'état-major de brigade de se porter en avant. Les ordonnances amènent les chevaux, nous partons à travers champs dans la direction de Kopljari. Nous dépassons une batterie d'obusiers de montagne en position dans un bas-fond marécageux, des échelons de munitions, le train de combat d'un bataillon d'infanterie. Les bêtes de somme franchissent sans difficultés un torrent encaissé. Des musiciens-brancardiers, déployés en chaîne, recherchent les blessés.

A l'entrée du village de Kopljari, un adjudant de bataillon fait rapport que les Serbes ont évacué leur première ligne de défense, les Allemands menacent leur flanc gauche vers Bukovic. Au sortir des maisons nous passons devant un escadron de hussards. Déjà les batteries ont changé de position et rouvrent le feu. Le commandant de brigade s'arrête et se fait désigner le but sur la carte par un chef de batterie. L'artillerie serbe répond à longs intervalles. La fusillade devient plus intense, le

combat fait rage autour du village quand nous descendons de cheval à la station du chemin de fer de Kopljari d'où les Serbes viennent d'être délogés. On apporte une table et une chaise et le brigadier dicte un ordre que l'officier d'état-major répète à haute voix :

« 1. L'ennemi se retire en plusieurs colonnes sur Topola ».

« 2. A notre droite le 22<sup>e</sup> corps allemand a dépassé Bukovic et a atteint les hauteurs de Bukulja et la lisière ouest d'Arangjelovac. A notre gauche la ... brigade s'est emparée des hauteurs sud de Belosavci ».

« 3. La 9<sup>e</sup> brigade de montagne ne dépassera pas le point 350 (Valjkovica) avant qu'Arangjelovac ne soit en possession des Allemands ».

« 4. L'artillerie prend sous son feu la route Arangjelovac-Topola ».

Cet ordre est remis à des dragons d'escorte qui cachent les enveloppes dans leur tunique et s'éloignent, deux par deux, dans différentes directions. Moins d'une demi-heure après notre arrivée, le brigadier est relié par téléphone à son artillerie et à la division.

L'impression de manœuvre persiste. Il fait un temps splendide, une journée d'automne limpide et tiède. La vue des corps qui restent étendus dans les vignes dépouillées nous rappelle à la réalité.

Comme cartes, les Austro-Allemands n'avaient à leur disposition que la carte serbe, assez primitive et dont l'inexactitude risquait de provoquer, à chaque instant, de graves erreurs. Ainsi le brigadier avait donné rendez-vous à ses commandants de bataillons à la station de Kopljari, pour une nouvelle orientation. En comparant avec le terrain, il s'aperçut que le tracé du chemin de fer était mal dessiné, et qu'il y avait un écart de deux km. entre l'emplacement réel de la station et le point figuré sur la carte. Les commandants de bataillons arrivèrent, de ce fait, tous trop tard au rendez-vous.

Il y a un grand avantage à pouvoir orienter ses sous-ordres, personnellement, pendant le combat. Le procédé, souvent critiqué en temps de paix comme impraticable, se justifie en réalité dans la guerre de mouvement, en terrain accidenté. Dans



le cas qui nous occupe les commandants de bataillons pouvaient quitter la ligne de feu et se rendre à cheval vers leur chef sans s'exposer inutilement.

Cependant, à 300 m. de nous, les tirailleurs montent la côte, sans hâte, il n'y a pas de gradés en avant, tout le monde est dans la ligne ; des patrouilles de combat sont déjà sur la crête. Il est une heure après midi quand la ligne atteint les murs bas qui marquent le sommet du coteau. On voit les hommes s'installer, décrocher l'outil de pionnier, creuser, taper et rejeter la terre de l'autre côté du mur. L'ouverture du feu se fait sans précipitation. Les chefs de section interrompent plusieurs fois le feu, probablement pour changer la hausse.

La réserve de brigade, un bataillon et une compagnie de mitrailleurs, attend devant la station, dans l'angle mort. Les rangs sont silencieux, les hommes paraissent fatigués, beaucoup dorment sitôt arrêtés, quelques-uns écrivent une carte postale qui sera peut-être la dernière, ou ne parviendra jamais à destination. La tenue est en capote, avec pans relevés, courtes bandes molletières, casquette tout à fait semblable à celle que notre tenue gris-vert vient de supprimer. Le rucksack nouvellement introduit dans l'armée autrichienne, sera, dit-on, abandonné après la guerre. Il a donné de mauvais résultats ;

1. Parce que la toile la plus imperméable en s'usant laisse passer l'eau ;

2. Parce que l'homme a une tendance à trop remplir son sac, il le bourre et se charge de telle façon qu'il diminue sa capacité de marche. Ce danger est évité en grande partie avec un sac rigide ;

3. Parce qu'il est impossible de faire un paquetage régulier avec le rucksack, les objets y sont fourrés pêle-mêle, l'homme prend des habitudes de désordre, le contrôle est difficile et le service intérieur en souffre.

Le sac recouvert de peau naturelle est seul vraiment pratique. L'eau glisse sur le poil sans pénétrer. Le paquetage peut se faire d'une façon régulière. La solidité d'un sac rigide est de beaucoup supérieure. L'usure étant moins rapide, l'économie résultant de l'introduction des sacs en toile est illusoire.

Le soldat en campagne sait mieux que personne ce qui lui

convient. En Autriche, le landsturm porte encore le sac recouvert de peau ; on voit les fantassins abandonner leur rucksack, à la première occasion, et l'échanger contre un ancien modèle, dès qu'ils rencontrent des troupes du landsturm.

Les officiers à pied portent un fusil en bandoulière, une gamelle sur leur sac, une pelle à manche court au ceinturon, une gourde recouverte de feutre au côté et une canne « à corbin ».

Il y a dans chaque compagnie vingt-cinq hommes environ, presque tous médaillés, qui ont fait toute la campagne depuis la mobilisation, sans blessures, ni maladies. Ces gens-là, disent les officiers, sont un appui et un exemple pour les recrues arrivant tout droit de la caserne et des dépôts. (Il est probable que, depuis octobre 1915, ces vétérans ont, en grande partie, disparu.)

Entre deux et quatre heures du soir le combat atteint son maximum d'intensité. Avec un grand fracas des shrapnells éclatent derrière nous sur le village, deux maisons se mettent à brûler, bientôt des colonnes de fumée s'élèvent au-dessus des arbres. Des femmes serbes se lamentent et poussent des hurlements plaintifs.

Le brigadier nous montre du bout de sa canne les masses allemandes qui sortent des bois à notre droite et couronnent les hauteurs de Bukovic. L'artillerie lourde des Serbes les prend sous son feu et l'on voit les colonnes changer de formations et se défiler.

A 2 h. 30 du soir, le téléphone annonce que les Allemands se sont emparés d'Arangjelovac, refoulant l'aile gauche serbe vers Topola. Aussitôt l'ordre de pousser en avant est donné à la brigade. Nous remontons à cheval pour gagner un nouveau point d'observation. Les salves des Serbes déchirent l'air avec un redoublement de violence ; nous franchissons les fossés qu'ils occupaient ce matin. Il y a là des monceaux de munitions abandonnées, des fusils brisés, des manteaux sur les boutons desquels on lit la devise anglaise : *Dieu et mon droit*. On marche sur de la paille triturée, des douilles, des boîtes de conserves.

Le brigadier s'arrête dans la cour d'une ferme pour mettre pied à terre, nous nous avançons ensuite à travers un verger jusqu'au point extrême d'un éperon entouré de vignes qui descendent en gradins jusqu'à un ruisseau encaissé. C'est le point

350, la bataille se déploie devant nous. A droite dans le vallon, le bourg d'Arangjelovac ; en face, à moins d'un kilomètre, un épais rideau de forêts de pins noirs qui cache l'habile retraite en échelons des Serbes. Les lisières nord sont occupées par des tirailleurs, le feu roule sans interruption ; des volutes de fumée blanche s'échappent des arbres aux endroits où éclatent les projectiles d'artillerie. A cinq km. vers le Sud, on aperçoit la ville de Topola, étagée sur les flancs d'une colline conique, au sommet de laquelle brillent les coupes d'une grande église ; c'est le St. Denis de la Serbie, construit par le roi Pierre et renfermant les tombeaux de ses ancêtres. Plus à l'Est, une autre division est engagée. Devant nous, l'infanterie autrichienne tire dans les vignes et gagne le fond du vallon.

Mais l'ombre descend peu à peu. Une ou deux batteries serbes, non repérées, brusquement ouvrent le feu sur le flanc de la division. Il paraît que ces contre-attaques d'artillerie sont fréquentes, inattendues et déconcertantes. Ces batteries, laissées très en arrière dans la retraite, sont souvent sacrifiées. Le combat se ranime un moment avant la nuit, puis les coups s'espacent et bientôt le silence règne.

Les cuisines s'approchent aussitôt et, sous la protection des avant-postes de combat, les troupes mangent leur soupe derrière les faisceaux. Pendant ce temps, les détachements sanitaires explorent le champ de bataille, des groupes de blessés passent le long des bivouacs. Ce sont des hommes des services complémentaires qui enterrent les morts. Les prisonniers défilent à leur tour, chaussés d'« Opanken », vêtus de capotes brunes raidies par la boue ; quelques-uns ont encore leur fusil, la plupart sont blessés. Le regard triste et l'attitude fière de ces hommes commandent le respect et la sympathie. On sent la haine gronder dans leur cœur. Ils pensent sans doute à leurs frères qui sauront défendre pas à pas le sol du pays et cette pensée leur aidera à supporter la captivité.

Le train de bagages s'avance jusqu'à Kopljari, c'est là que la brigade passera la nuit.

(A suivre.)

V.

